PQ
2603
.O9Z8
1921

Maxime Revon

René Boylesve

U d'/of OTTAWA
39003003454161

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

René Boylesve

PAR

MAXIME REVON

BIOGRAPHIE CRITIQUE
ILLUSTRÉE D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ET D'UN AUTOGRAPHE, SUIVIE D'UNE BIBLIOGRAPHIE

PARIS
ÉDITIONS E. SANSOT
7, Rue de l'Eperon, 7

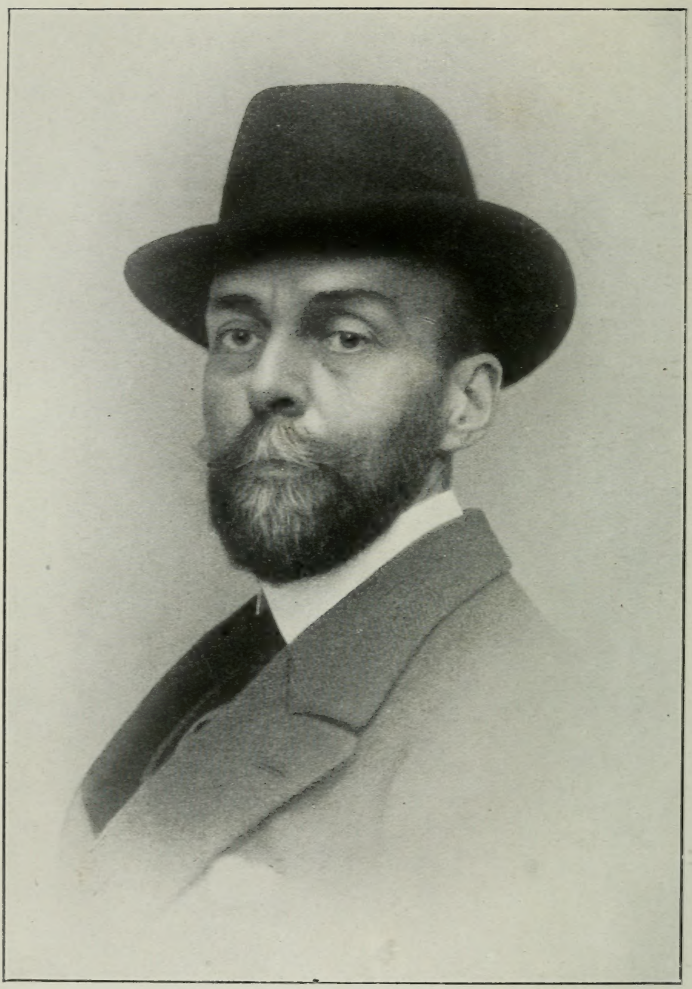
MCMXXI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/renboylesve00revo



Cliché Otto

RENÉ BOYLESVE

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

René Boylesve

PAR

MAXIME REVON

BIOGRAPHIE CRITIQUE
SUIVIE D'UN AUTOGRAPHE, D'OPINIONS
ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE
PORTRAIT-FRONTISPICE

PARIS
ÉDITIONS SANSOT
7, RUE DE L'ÉPERON, 7
MCMXXI

Il a été tiré de cet ouvrage :

Douze exemplaires sur vélin Hollande teinté de Van Gelder Zoonen
(Nos 1 à 12)

Trente exemplaires sur Vergé d'Arches
(Nos 13 à 42)

N° 19

PQ
2603
.O928
1921

M. RENÉ BOYLESVE[1]

M. René Boylesve est né en 1867, à La Haye-Descartes, en Indre-et-Loire. L'esprit méthodique d'un Taine déduirait de cette origine tirée d'une province calme, mesurée, à la campagne claire, nette et vivante, que la personne et le talent de M. Boylesve doivent être de mesure et de calme ordonnance. Le système ne faillirait point à conjurer justement. La vie de M. Boylesve ne présente à la curiosité nulle circonstance extraordinaire; on ne saurait découvrir même l'histoire d'une légende un peu frappante qui aurait accompagné ses débuts dans la littérature, ni la moindre de ces extravagances de jeune écrivain excusables chez les jeunes poètes de tous les temps, et si communes dans les cénacles des années 90. — Sa seule préciosité fut d'écrire les *Bains de Bade* comme un pastiche, pour le style et l'orthographe, de l'écriture des siècles passés.

M. Boylesve est d'une famille d'hommes de procédure, sans doute assez éloignée des ambitions littéraires. Néanmoins il ne semble pas

(1) Cette étude parut une première fois, en partie, dans le *Monde nouveau* (décembre 1919).

qu'elle eût lieu de s'effaroucher d'une vocation intempestive, M. René Boylesve n'ayant justement point manifesté d'exubérance. Le goût de la lecture retint à vrai dire assez jeune le futur romancier de s'abandonner aux jeux habituels à son âge; il était d'allure pensive. Qui d'ailleurs ne reconnaîtrait sur les portraits de M. Boylesve le témoignage de ce regard profond et réfléchi qui n'est point une acquisition de l'âge mûr, mais une disposition manifeste dès l'enfance? Dans la maison de campagne tourangelle, l'enfant feuilletait ces journaux illustrés pour familles que l'on n'appelait pas encore des *Magazines,* mais bien des *Magasins* et qui étaient surtout *pittoresques*. Ce fut là sa première curiosité. Il paraît que la vraie littérature lui fut révélée d'abord par les livres de Lamartine, singulièrement *Jocelyn* — et c'est assez romanesque.

Recevant successivement l'éducation ecclésiastique, puis celle de l'Etat, M. Boylesve puisa peut-être dans cette variété une tendance accrue à la mesure et à l'équité. Arrivé à Paris, après son baccalauréat, il fréquenta la Faculté de Droit et cette Ecole Libre des Sciences Politiques qui, comme l'on voit, ne forma pas uniquement des conseillers d'Etat et des diplomates, mais où on ne saurait guère avoir fréquenté d'autres gens que de bonne compagnie. Cependant M. René Boylesve ne tâta même point du

poste d'attaché d'ambassade ou de 3e secrétaire, comme le fit Paul Hervieu qui d'ailleurs possédait davantage le masque froid et impassible, mais un peu coupant de l'emploi. M. René Boylesve se mit simplement à écrire des nouvelles qu'il plaçait dans des journaux et des revues, par exemple la *Revue bleue*. On ne sait au juste ce que fut sa vie de débutant homme de lettres, tant elle fut réservée, éloignée des salons, sous-sols et arrière-boutiques littéraires. Sans doute parût-il dans certains groupes, tout juste suffisamment pour qu'on ne pût dire de lui qu'il exagérait l'isolement et s'en voulait faire une excentricité.

Vers 1895 on le trouve avec Stuart Merill et Hugues Rebell, dans le comité de rédaction de l'*Ermitage* de M. Henri Mazel.

A dire vrai, la faveur des lecteurs et le concours des gens de goût littéraire lui arrivèrent simplement, par le charme de son esprit, sans qu'il se soit départi d'une réserve très particulière vis-à-vis de la publicité, même dans ce qu'elle a de plus légitime lorsqu'il s'agit d'un dont c'est après tout l'occupation principale de s'entretenir avec le public et le droit d'être connu de lui. Certes, cette réserve n'est point celle craintive et irritée d'un Maupassant; elle est naturelle à M. Boylesve qui ne prétend pas se cacher plus que se faire voir.

Ce n'est pas une recherche chez lui, mais une

disposition naturelle qui se manifeste encore dans son œuvre.

L'écrivain n'est pas prodigue ayant en vingt ans, publié à peine une quinzaine de romans et sa signature ne courant pas les gazettes. Mais il est encore plus économe dans la mesure où il sait organiser sa production : si celle-ci n'est pas diffuse, elle n'est pas non plus excessivement restreinte comme cela se rencontre chez certains qui ne consentent à donner de bons à tirer que tous les cinq ou dix ans. M. Boylesve est mesuré et réglé. Il a excursionné non sans demeurer parfaitement lui-même, en des genres, toujours romanesques, de nuances variées. On ne peut guère mieux dire des livres de M. Boylesve que ce qu'en a dit un de ses amis, qu'ils sont de « belles histoires ». Il se plaît à les raconter et se charme lorsqu'il écrit librement. Il étale parfois un peu trop l'usage qu'il fait de cette liberté : elle paraît un peu voulue et impertinente dans la *Leçon d'amour dans un parc,* encore que pimpante et légère. C'est une élégance qu'il se donne. L'élégance du nonchaloir à ses risques lorsque la plume court vite et oublie d'effacer les mots de trop et elle est un émollient pour la phrase qui semble parfois s'abattre avec mollesse.

C'est encore une élégance, ce contraste de M. Boylesve qu'il y ait parmi ses livres des ouvrages qui peuvent être mis quasi entre tou-

tes les mains, alors que tel autre voisinerait volontiers avec les contes galants du XVIIIe siècle, ce qui n'a pas empêché leur auteur d'être tenu pour un sujet fort académique ; d'ailleurs le *Parfum des Iles Borromées*, qui n'est du reste pas celui à placer dans la bibliothèque du XVIIIe, mais qui est un livre fort voluptueux, ne l'est qu'un peu plus librement que *Jean d'Agrève* ou *L'Amour qui passe* par exemple, qui ont le même fond que lui et sont de romanciers considérés comme des plus tranquilles.

Le plus souvent l'auteur de *Mademoiselle Cloque* conte tranquillement, avec sympathie. Quelquefois l'ironie s'étend avec plus de complaisance; les gestes ridicules des personnages sont présentés comme de tout naturels dans ce ton de froide constatation qui pince fort : c'est le ton du *Bel Avenir*. Conte aussi que le *Meilleur ami :* situation de vaudeville sentimental et dénouement douloureux. Mais l'œuvre de maturité de M. Boylesve ne s'est encore pleinement manifesté, croit-on, qu'une fois, mais en devant la vie aux œuvres précédentes, de telle façon qu'il y a un avantage essentiel à connaître les romans antérieurs pour pénétrer dans toute la vérité de sa vie celui de *Madeleine jeune femme*. Ce chemin tranquille et charmant eut l'avantage de mener M. Boylesve à l'Académie Française fort rapidement; sauf erreur, il y fut, à son entrée, de ses confrères littéraires, le dernier né à

la vie des lettres. Pour point de repère on peut songer qu'il n'eut aucun titre à entrer au grenier des Goncourt qui ferma précisément en 1896, l'année du premier livre de M. Boylesve. Sous cet angle, les symbolistes apparaissent des ancêtres; d'ailleurs certains des premiers romans un peu sensuels de M. Boylesve réagissent sans doute contre le symbolisme trop cérébralisé — comme réagissent aussi d'autres romans de la même époque et, peut-on remarquer, souvent dus à des poètes participants du mouvement symboliste; pour ceux qui tiennent absolument à toujours dresser l'auteur dont ils parlent contre d'autres, c'est cette réaction-là qu'ils peuvent trouver chez M. Boylesve plutôt qu'une contre le naturalisme — et ceci encore le rajeunit d'une génération littéraire, encore qu'il convienne de ne pas trop le séparer des conteurs du groupe de la *Plume*, ou des poètes du groupe de la *Plume* devenus les conteurs du groupe de la *Revue blanche*. Et comme, ce qui n'est pas du tout mauvais, une récente collection de romans de jeunes auteurs s'est inaugurée par le *Tu n'es plus rien* de M. Boylesve, celui-ci se trouve toujours à sa place d'avant, d'où il donne la mesure à une génération de conteurs résolus à reconnaître l'éminente qualité de la fantaisie, alliée à l'observation psychologique et dont la recherche semble se borner à se divertir et à divertir en écrivant d'agréables récits avec un minimum

de préoccupations étrangères à l'art d'écrire — par exemple soutenir une thèse ou entrer dans la mêlée sociale.

M. René Boylesve a l'esprit de mesure et d'équilibre : c'est ainsi qu'il faut le considérer parce que c'est sa vérité psychologique et aussi que par là il répond au goût évident d'un certain nombre de jeunes écrivains littérairement fort qualifiés.

*
* *

L'équilibre de M. Boylesve est foncier tant c'est de lui aimer passionnément la vie et tout à la fois garder une réserve, une norme intérieure rebelle aux délires excessifs. Son œuvre entière est faite de ce contraste.

D'ensemble, cette œuvre paraît hésiter entre des romans de mœurs provinciales qui feraient de leur auteur un tout petit Flaubert et des romans psychologiques, d'abord à la recherche morale de l'éducation sentimentale — ce qui serait encore d'un petit Flaubert —, puis animés d'une vie interieure plus constituée. Elle offre d'abord un essai d'anarchisme moral hanté par la construction d'un nouvel ordre sentimental sévère et réfléchi. *Le Médecin des Dames de Néans* peut être tenu pour une analyse de l'éveil du désir chez un adolescent, un renversement assez complet des valeurs sentimentales ordinaires et une recherche d'une direction neuve accor

dée à l'éducation de l'instinct amoureux. Le normateur de cette éducation semble avoir entendu parler de Nietszche et admirer fort les premiers livres de M. Maurice Barrès; il retourne le culte du moi en un culte d'autrui parce que cela l'intéresse de développer une sensibilté malléable et que, pour cela, il est doué de l'inconscience nécessaire à détruire ceux qui pourraient étouffer cette sensbilité, ou tout au moins confisquer un peu de son émancipation. Si ce n'était qu'ici persiste une volonté de donner à l'essor de la vie une direction après tout distinguée, bien que ses moyens puissent dérouter, et que là demeurera le constant souci de la vie, le contraste serait marqué entre le *Médecin des Dames de Néans* et l'ordre moral de la *Jeune fille bien élevée* par exemple ou de *Tu n'es plus rien* où l'anéantissement de l'individu prend l'allure d'un commandement nécessaire. Il n'y a pourtant qu'une différence de dosage : là c'est le souci d'épanouissement vital qui domine, ici le souci de direction intérieure. Dans l'un et l'autre cas, les deux ordres se mêlent et celui qui semble tout à fait sacrifié garde souvent plus de force qu'il n'apparaît et que M. Boylesve ne le pensait peut-être lui-même en écrivant : il a tellement le sens de l'équilibre des sentiments qu'il le redresse inconsciemment lorsqu'il prétend faire une sortie un peu vive.

Et le *Médecin des Dames de Néans* est, à la lettre, une sortie. C'est une poussée contre la contrainte de l'éducation effarouchée des choses amoureuses. Et cette révolte elle-même, dans ses expansions fiévreuses est amère, et le jeune révolté souffre de lapider son passé dans le moment exact qu'il le lapide. On perçoit parfaitement, lisant ce roman d'émancipation, que l'auteur résistait intérieurement contre ce qu'il écrivait; on prévoit que, plus tard, l'émoi juvénile calmé, il donnera des œuvres graves pour peu qu'il lui plaise laisser simplement son enfance se raconter. Et c'est à écrire vrai, la propre enfance et l'adolescence de M. Boylesve qui imprègnent tous ses romans — on peut le dire : ses livres le crient trop haut pour que chacun ne l'entende pas. Un tout petit conte recueilli plus tard dans la *Marchande de petits pains pour les canards*, précise un menu froissement de sensibilité puérile et peut expliquer la vive sortie du *Médecin des Dames de Néans* qui lui est tout juste contemporain, et annoncer aussi des récits comme l'*Enfant à la Balustrade*. Beaucoup des romans de M. René Boylesve sont très précisément ce qu'Adrien Mithouard appelait « un poëme d'homme sur sa pensée d'enfant ».

Une sensibilité qui s'est refermée sur elle-même, parce qu'elle a senti que ses secrets n'eussent point été compris par les autres et étroi-

tement guindée par la vie provinciale; mais une sensibilité très intense, apte à analyser les sensations qui l'ont nourrie et à reporter cette clairvoyance sur les autres, voici le fond même du romancier.

D'abord le temps écoulé ne paraît pas suffisant pour réaliser les émotions reçues du pays tourangeau, une tenace empreinte de réserve en subsistant cependant. M. Boylesve semble avoir cherché par le monde des lieux propres à exaspérer les sentiments de ses personnages : il trouva aux *Bains de Bade*, à Venise ou ailleurs, une sorte de concordance un peu romantique entre des aspirations amoureuses vives et des impressions de nature et d'art. Puis il construira des sortes de nids d'amour : un parc galant, aux labyrinthes discrets, aux statuettes licencieuses, — un petit coin capiteux où tout semble chanter et respirer le désir : une des îles Borromées, bien isolée par la mer du reste du monde.

Du Lido, de l'Isola bella, d'une mystérieuse cellule de la Chartreuse, M. Boylesve se plait à décomposer les attraits. Il possède un talent très fin à séparer les sensations les unes des autres, à les nuancer, à les faire pénétrer dans les âmes comme d'insidieux libérateurs de sentiments d'amour. Il hiérarchise ces émotions dans l'ordre où il pense qu'elles s'insinuent : les sons, les parfums, plus sournois, l'émotion d'art, plus

élevée. Enfin, l'amour couronne le tout, ou plus véritablement est le sentiment qui pousse tout de suite dans l'atmosphère créé par les émotions plus matérielles. Cette petite construction est un peu sensualiste; on n'apprécie point sa propre valeur psychologique, M. Boylesve, d'ailleurs, ne la professant pas doctoralement, n'en faisant que matière à d'agréables contes, parfois aux tableaux fort licencieux, plus généralement très doux et distingués.

Au surplus, les esprits gardent une réserve sentimentale vigilante au milieu de ces attraits voluptueux. On voit bien qu'ils viennent d'ailleurs, que leur enivrement n'est que passager, qu'ils sont transplantés là et que, retournés chez eux, l'enchantement sera sans suite pour leur existence.

C'est peut-être un peu plus de bonheur que ne souhaiteraient des moralistes rigoureux à qui il plairait apercevoir une fâcheuse empreinte laissée pour la vie dans le cœur de ces imprudents, éclipsés pour un moment au pays du romantisme; mais ces gens ne sont pas de simples conteurs. M. Boylesve s'étonne, dans une préface, que l'on veuille que tels de ses romans prennent parti et n'aient pas seulement un sens imprimé par la seule vie objective des personnages; on connaît ce procédé qui est celui d'écrivains carrément persuadés de l'importance sociale de leurs expériences romanesques. Cette

persuasion n'a certes pas accès à ce point dans l'esprit de M. Boylesve; il peut pourtant ne pas être à l'abri des doctrinaires qui, glosant sur ses livres, pourront les faire servir à leurs thèses. D'ailleurs, M. René Boylesve a toujours gardé l'attitude de l'observateur hors et au-dessus de ses personnages : sa gravité les juge d'une phrase souriante, signifiant plus par l'esquisse de son sourire que par le contenu strict de ses mots. Il paraît que les gens de Touraine ont cette disposition : on ne saurait trop les féliciter du tranquille jugement et de la retenue qu'elle montre, ni M. Boylesve d'en avoir conservé l'habitude. Au surplus, de ce romantisme intellectualisé, que l'on peut aimer au même titre que celui de M. Barrès dont il tient, M. Boylesve s'est écarté pour apprécier de près sa province. Ce fut l'occasion de romans de mœurs d'une analyse très sûre. Au seuil de cette série, un dernier éclat romantique historie le début de *Mademoiselle Cloque*. C'est l'apparition de Chateaubriand. Le vicomte honore Mlle Cloque, environ 1833, d'une manière de testament oral : il estime que le siècle, encore jeune, verse de plus en plus dans la médiocrité, que la nature humaine va en s'amoindrissant. — Aujourd'hui, tel attristé de la vie contemporaine pense que ce n'est pas seulement la nature humaine qui s'avilit, mais la nature tout court,

ce qui est évidemment un progrès dans l'attitude découragée.

Et puis Chateaubriand entrevoit par l'intermédiaire de M. Boylesve, qui sait où il veut aller, que de cette médiocrité de l'existence surgira une sorte d'héroïsme humble et obscur. Ce sera celui de Mlle Cloque.

L'atmosphère de son entourage est celui de la ville provinciale renfermée et un peu hargneuse pour qui vient du dehors. Ces caractères sont connus à en être poncifs ; ils ont tant servi au théâtre et dans le roman qu'ils ne peuvent valoir, sauf par le talent de l'écrivain à les peindre justes, évoquant de petits tableaux précis. M. René Boylesve excelle à cette minutie et contourne nettement une silhouette, une petite scène. Notez, dans *Mademoiselle Cloque,* ce croquis : « Derrière le prêtre qui apportait les saintes huiles, les femmes Loupaing, aussitôt prévenues, accoururent. Elles montèrent ainsi que toute une séquelle de femmes voisines attirées par la mort. Celles qui n'avaient pas eu le temps d'enlever leur tablier le tenaient replié en triangle afin de n'en présenter que la face propre. » Dans cette gravure nette et précise tout y est : la curiosité provinciale, son empressement aux événements solennels du village, et, dans la dernière phrase une silhouette faisant image, que tout le monde a vue; mais il fallait y penser pour l'arrêter au passage. Autre part,

dans la *Becquée*, on cueille une réplique qui à elle seule peint l'onctueuse plaisanterie d'un compliment adressé à une notable fidèle. Ces menus détails sont choisis judicieusement et n'insistent pas : on pense qu'ils sont dans la bonne tradition du roman réaliste, un peu, si l'on veut, celle d'Alphonse Daudet.

Un autre caractère qui pourra rapprocher l'attitude de M. Boylesve de celle de Daudet vis-à-vis des personnages qu'il crée, est la sympathie avec laquelle il les envisage. Tous ces gens là, ce semble être avec un profond attendrissement — un peu celui du souvenir — que l'auteur les raconte sans qu'il s'abuse sur eux maintenant qu'il les regarde de loin, tandis qu'il écrit et que s'estompe la rancune que le petit garçon qui les regardait du haut de la balustrade de son jardin, leur a gardée en grandissant pour leurs hypocrites mots couverts et leurs regards envieux.

Prenant de l'âge, ce petit garçon a cherché à comprendre. C'est là enfin le dernier apport de M. Boylesve dans son étude de personnes déjà si connues. Il leur trouve bien des ridicules. Tout le petit monde de *Mademoiselle Cloque* s'abstient de se fournir chez le marchand qui, à son sens, «pense mal», s'assurant de sauver ainsi son parti. On a connu cela bien ailleurs qu'en province, mais peut-être — pas sûrement

— avec des mobiles plus importants et déjà ce semblait un peu bénêt, jeux d'enfants jouant aux personnes sérieuses : mais ici on « pense mal » quand on ne juge pas de la même façon que vous la hauteur désirable d'un clocher ou la construction d'une palissade. Tout se rétrécit, prend l'allure de microcosme. C'est bien, en effet, le fond de cette étrangeté que l'on trouve à la petite vie provinciale. Les gens prétendent à toute force que leur horizon borne un monde de première importance; leur moindre action en acquiert dans leur esprit une valeur de première grandeur. Leur inoccupation réelle leur fait se créer des occupations illusoires dont ils pensent qu'elles sont une mission et cette mission est au vrai absolument inutile — et pour cette inutilité même, semble-t-il, d'autant plus touchante aux yeux de M. René Boylesve.

De ce qu'il y a d'idéal, même apparent, autour d'elle, Mlle Cloque participe; mais elle tient des temps héroïques l'héritage des paroles d'un héroïque poète et elle souffre infiniment de tout ce qu'il y a de médiocre. Le plus amusant est précisément que l'olympienne tristesse du poète était un peu aussi illusoire et renfermée dans son cercle propre. Au reste on s'étonne qu'un romantisme, même ce romantisme aristocratique, soit donné pour appui au caractère de Mlle Cloque; il semble qu'il soit de source

plus traditionnelle et le résutat d'une longue suite d'âges et non d'un accident psychologique du siècle.

La vieille fille puise dans un fond d'idées toutes faites comme elle n'imagine point qu'il en puisse y avoir d'autres, tout au moins pour des gens bien élevés — les autres étant ceux dont « on ne parle pas » entre personnes convenables. Elle s'effarouche des mots qui représentent les choses qui dans leur réalité effaroucheraient sa vue et préjuge les qualités des gens selon leur habit — uniforme ou soutane — sans s'enquérir de leur particulier. Mlle Cloque est puérile en cela justement qu'elle n'a jamais vérifié les idées qu'elle a reçues et conservées telles qu'elles, certaine qu'il y aurait impiété à même supposer qu'elles pussent être examinées. En aucun sens elle n'est moderniste. En même temps elle va toujours aux extrêmes en toutes choses — jusqu'à abdiquer sa propre personne en des circonstances qu'elle croit avec son optique particulière, de la pemière importance; dans l'ordinaire des décisions à prendre elle choisit toujours « ce qui se fait de mieux », que ce soit un couvent pour sa nièce ou des pâtisseries. Ce caractère est absolument vrai et M. Boylesve a choisi pour le tracer les traits essentiels. Ce personnage qui pousse jusqu'au bout son idéal, l'auteur le voit avec une extrême sympathie; il tient la vie de Mlle Cloque pour

une petite vie humble, obscure et héroïque — d'un héroïsme, si l'on peut dire quotidien et sans utilité : mais d'autant plus admirable sans doute qu'il ne vit que pour lui-même, non seulement sans recherche d'honneurs ou de récompenses, mais aussi sans résultat déterminé. Dans un autre roman, la *Becquée*, une proche parente par l'esprit de Mlle Cloque développe un héroïsme analogue, mais, semble-t-il, plus efficace; mais Mlle Cloque, — encore que ses principes personnels lui fassent imposer la dureté de leur parti pris à ceux sur qui elle a barre — plus amène que Mme Planté, agit sans but, uniquement parce que c'est ainsi qu'il faut. Il semble bien que le fond même de Mlle Cloque soit d'ignorer à peu près ce qu'elle est, ou plus exactement de ne pas connaître les circonstances qui pourraient faire qu'elle ne soit plus ce qu'elle est. Faillir est une chose dont la seule conjecture n'effleure même pas la vieille demoiselle, non par raidissement contre les tentations, mais par inaccoutumance absolue à l'idée de commettre une faute. Sa vie tranquille est hors des atteintes des dangers autant qu'il se peut. Il n'y a presque plus là de vertu parce que le mérite fait défaut à des personnes d'une espèce aussi particulière, qui ont toujours été couvées dans une sorte de cocon au delà duquel elles se refusent à regarder — n'y songeant même point. A écrire vrai, et l'auteur n'a point man-

qué à le voir, il entre chez elles une notable part d'orgueil lorsqu'elles déclarent avec un ton re haussé que l'on connaît : « une femme de ma sorte ! » Mais cet orgueil est encore inconscient et seulement dû à un constant assujettissement à un impératif catégorique pour ainsi dire inné et absolument étranger à toute tentation même de forfaiture.

Cette Mlle Cloque est tout à fait vivante et vraie — elle représente même un type. Mais on pense que ses exemplaires tendent à disparaître ou tout au moins à se raréfier et à devenir de plus en plus paradoxaux dans une société où pour la vie morale au moins autant que pour la vie matérielle, chacun a à se créer sa propre norme. En tout cas à l'époque, chevauchant le second empire et la troisième république, beaucoup de gens de sa sorte demeuraient, issus de la bourgeoisie petite ou moyenne, rappelant l'ancien régime — non politiquement, mais par la formation du caractère; ils ajoutaient à cette tradition une simple habitude établie par le « bourgeoisisme » de la monarchie de 1830 : M. Boylesve qui a écrit la *Leçon d'amour dans un parc* sait bien qu'au XVIIIe siècle et précédemment on ne craignait pas de parler franc au point que l'on s'est mis à y regarder sous le régime de Juillet et ensuite, érigeant cette pudibonderie en tradition. Déjà de leur vivant, ces personnages paraissaient d'un autre âge étant

certainement d'une période de transition et ayant d'ailleurs l'utilité de freiner cette transition et de faire figure d'organe désuet, mais non complètement sans usage pour assurer la continuité de la société dans sa transformation. Elles étaient un peu des rappels. Dans les romans de M. Boylesve elles dénoncent leur archaïsme par leurs prénoms : Mlle Cloque à celui d'Athénaïs, ailleurs on interpelle une Félicie et l'on salue Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde. C'est un monde qu'il a encore pu saisir vivant que l'auteur s'est complu à peindre et c'est son mérite : la valeur du roman de mœurs participe intimement de la vérité et de la vie des types qu'il présente et dont il restera le témoin comme un portrait de celui dont il fixe l'aspect. M. René Boylesve n'a pas exprimé tout cela, s'étant contenté de raconter de façon d'autre part fort agréable, la vie de Mlle Cloque et de décrire son milieu — choses et gens dont on ne peut dire qu'il ne les connaisse parfaitement. Il n'a point entendu participer à un jugement sur la valeur pragmatique de l'esprit de ses personnages ni sur leur plus ou moins de survivance probable; il apporte seulement un témoignage joliment dit.

Mais d'avoir choisi ces figures vieillottes pour les peindre dans les tons atténués qui d'ailleurs leur conviennent, M. René Boylesve garde une faiblesse. Il est à craindre que de tels romans

ne vieillissent aussi très vite et dans un temps indéterminé ne soient plus regardés que comme d'agréables récits auxquels devaient se plaire des contemporains déjà un peu inclinés à la recherche de parfums affaiblis.

D'ailleurs, M. Boylesve étant très réfléchi a certainement vu, quelque charme qu'il trouvât à cette petite existence quiète et sympathique, qu'elle ne pouvait convenir à ceux qui auraient à s'évader de son petit cercle bien gardé où les sens trouvent encore à glaner quelque trouble.

La jeune fille qu'une famille stricte veut « bien élever » est incessamment mise en contact de possibilités d'enthousiasmes lyriques, mystiques ou romanesques pour peu qu'elle y soit disposée; mais à chaque fois ces élans que l'on a provoqués, on les rabat s'ils prennent les proportions de sortir de l'ordinaire modestie. C'est une erreur d'éducation, pense M. Boylesve, puisque ces jeunes personnes sont prêtes à prendre feu au premier soleil. Mais alors on se demande si, à leur heure, Mlle Cloque et Mme Planté n'ont point connu ces désirs d'évasion dont elles s'alarment pour leurs petites nièces ou filles. Pour Mme Planté on n'en sait rien et elle a pu les oublier; pour Mlle Cloque certainement, et pour bien d'autres : elles ne les ont pas connus. — Mais pourquoi? — C'est ainsi et les nouvelles générations ne sont plus les anciennes. Il n'y a pas à compter qu'on

puisse diriger une jeune personne qui atteignit ses vingt ans vers la fin du siècle dernier comme on le faisait cinquante ans auparavant et continuer à lui cacher ce qu'on voudrait qu'elle ignorât. En tout cas, M. Boylesve voit parfaitement que sa Madeleine de la *Jeune fille bien élevée* et de *Madeleine jeune femme* ne sera jamais une Mlle Cloque. Il consent que la sévère habitude d'observation du devoir continuera à exercer sur la volonté de la jeune fille nouvelle une retenue héréditaire; en retour il semble que cet orgueil d'être une personne de devoir et qui se perpétue chez Madeleine, soit un danger; il lui insinue de surestimer sa résistance aux tentations et de sous-estimer celles-ci. C'est un péril, car l'amour qui « prend notre livrée » comme écrit joliment M. Boylesve, pour nous surprendre, se manifestera sans que Madeleine y ait pris garde. Au total Madeleine est assez mal armée pour la vie du monde où elle entre. Elle a été par son éducation poussée vers l'idéal et arrêtée en chemin; l'exemple de son milieu et les habitudes de sa famille lui donnent une force contre les dangers et à la fois une faiblesse en les lui voilant.

A voir clair, ce sont de simples et peu efficaces instincts qui seuls restent en elle; ils ont un peu la valeur d'une force acquise transportée dans un milieu où elle ne pourra que se détendre et s'éteindre. Cette remarque qui res-

sort de la narration, sans que l'auteur l'ait expressément faite, est encore d'un observateur avisé. En somme, M. René Boylesve jette Madeleine à l'eau et lui crie : apprends-en à nager !

On pourrait craindre qu'elle s'engouffrât si M. Boylesve n'était qu'un peintre de la vie de province et n'était, de surcroît, un psychologue et un moraliste grave et pensant librement.

*
* *

Vraiment il y a là une fissure dans l'œuvre de M. Boylesve; il s'en soucie sans doute médiocrement, refusant d'être dogmatique et se tenant satisfait de conter des romans qu'il assure — un peu par élégance — ne rien devoir les uns aux autres. Cependant une logique qui voudrait coordonner le témoignage de *Mademoiselle Cloque* et celui de *Madeleine jeune femme* se trouverait embarrassée. Le romancier qui était plus particulièrement analyste de mœurs redevient davantage analyste psychologue et de surcroit moraliste, mouvement qu'il esquissait mais différemment, au début de sa carrière. On voit bien que Madeleine est issue de ce milieu connaissant seulement le devoir de la petite vie quotidienne si précisément peinte par M. Boylesve; on accorde que l'habituel accomplissement des petits devoirs prépare à celui des plus durs jusqu'au sacrifice pour le pays comme

le montre *Tu n'es plus rien*; mais ce n'est pas précisément de cela que profitent les drames de passion de *Sainte-Marie-des-Fleurs*, de *Mon amour*, de *Madeleine jeune femme*. La force ici n'est plus extérieure, imposée par une tradition et l'austérité d'un petit monde fermé : elle est intérieure et l'on ne voit trop son origine, si ce n'est dans la sensibilité de M. René Boylesve qui la veut ainsi parce qu'il a le culte du sentiment à la fois ardent et réservé.

Le pasteur Lee, par une sorte d'égotisme sentimental, ne demandait à la petite marchande de fleurs des Iles Borromées que de le servir pour constituer en lui un rêve d'amour qu'il cherchait seul dans une passade blanche.

Une semblable retenue et une même recherche du rêve sentimental inspirent *Sainte-Marie-des-Fleurs*, charmant livre d'analyse psychologique attentive. André et Marie-des-Fleurs se sont trop aimés pour être amants, puisque aussi bien ici ce n'est plus d'un caprice, mais d'un véritable amour commandé par un merveilleux ascétisme sentimental. Les deux jeunes gens passent tout le roman à se chercher en communion de cœur et ne parviennent à s'y trouver que fugitivement, et parce qu'André se contente de l'illusion : « Ne sois pas si tu veux, en réalité, ce que je rêve ; mais sois bonne à mon rêve », — son amour brode et danse devant un miroir. D'ailleurs, si ce miroir est intérieur, n'a-t-il

pas raison ? M. Boylesve n'est pas tout à fait loin de le croire puisqu'il regarde avec joie la revanche cachée d'une « pauvre minute sentimentale » sur les plans réguliers de celui qui arrache les rêveurs l'un à l'autre pour rétablir l'ordre social.

Aux approches de l'amour, les deux amants — dans le sens où le mot était accepté au XVIIe siècle — semblent pris de timidité. Leur réserve sentimentale appréhende de trouver sans cesse devant elle des duretés qui blessent ou des sarcasmes qui répulsent ou des fards qui trompent ; ils ne s'approchent l'un de l'autre, ne se dévoilent, ne s'avouent même leur sentiment à soi qu'avec un effaroucherment dont ils pâtissent assurément. Leur recherche est de désirer se parler dans le soir, où une plus grande hardiesse est laissée par l'obscurité qui cache le visage et voile la pensée. Car c'est de s'envisager mutuellement qui leur donne cette gravité. Eloigné de Marie-des-Fleurs, André laisse voir la folle étourderie de l'enfant gâté et joyeux qui prend l'amoureux comblé. — Marie-des-Fleurs sent tout de suite que, se mettant en révolte contre une loi sociale, un préjugé si l'on veut, elle se met en position d'avoir à toutes les violer les unes après les autres et il lui importe peu parce qu'elle est une femme instinctive qui n'entend pas s'arrêter en chemin sur la route où elle s'est volontairement engagée. C'est extrêmement ro-

manesque et plus précisément du romanesque féminin, datant un peu du romantisme, du romantisme sentimental de George Sand lorsqu'elle écrivait : « Je me moque des préjugés, quand mon cœur commande la justice et le courage. » Mais il y a des moments où le cœur ne commande plus : lorsque l'amante séparée de l'amant est reprise par les mille petits faits de la vie et l'obligation de la bienséance qu'elle n'oublie qu'en présence de l'aimé. Celui-ci, quoi qu'il pense de sa libération s'inquiète, en tout état, des convenances et précisément vis-à-vis de celle qu'il aime et qu'il veut toujours respectée et honorée par le monde ; c'est d'une précieuse justesse. On découvre bien la pensée de M. Boylesve et l'opposition constante de ses aspirations vers la vie avec la retenue de sa sensibilité. Sans doute a-t-il voulu incarner ces deux dispositions l'une dans la jeune femme, l'autre dans le jeune homme, sans prétendre faire un roman à thèse ou seulement d'idée, mais simplement de gracieuses variations sur les illusions de l'amour et un roman aux détours psychologiques vrais.

Sur l'ensemble on peut discuter et prétendre que seuls les détails d'analyse donnent l'apparence de la vérité à ce roman d'amour si ardent et aussi, extraordinairement timide, réticent à chaque expansion. Dira-t-on que cette volonté d'intellectualiser la passion est encore une

forme d'anarchisme sentimental élégant et dilettante ? Peut-être un peu, mais à mon sens, très peu : c'est ici l'image de la sensibilité très particulière de l'auteur qui n'a pas nié et même a affirmé que *Sainte-Marie-des-Fleurs* est le vrai livre de sa jeunesse. Je tiendrais même que cette double disposition est capable d'un équilibre dont se passent des lyriques plus attachés à peindre, disent-ils, dans la réalité qu'à styliser, écrirai-je, leurs belles histoires. L'héroïne de *Mon Amour* ne consent point qu'elle prenne plaisir à s'anéantir sous l'effet de la passion ; elle aime au contraire à sentir son esprit maître chez soi pour l'organisation de ses émotions. Elle répond pour M. Boylesve : il a écrit là un roman d'amour chaud, brûlant, flambant, douloureux, auquel les passages d'abandon entier ne manquent pas et qu'une idée domine et conduit : la plupart des femmes sont monogames, non par servitude volontaire, mais par goût de retenue, de netteté. L'auteur n'a pas mêlé les deux choses, la fiction et l'idée : l'idée encadre la fiction, en deux tout petits paragraphes, l'un au commencement, l'autre à la fin, bien restreints pour ne pas pérorer; au centre elle tient sans cesse la fiction sous sa loi, mais ne s'exprime pas. Ainsi M. Boylesve organise strictement la vie de ses romans : l'esprit et le cœur bien séparés, le premier dominant les émois du second, les comprenant, les jugeant, gardant

son indépendance. On ne prétend point qu'il y ait là anarchie intellectuelle.

Cet équilibre, M. René Boylesve l'a cherché non sans inquiétude. *L'Enfant à la balustrade* ne distingue point quelle voie est celle de l'esprit parmi les anxiétés d'un cœur trop ardent. Pour *Madeleine jeune femme,* l'auteur est en possession de tout l'équilibre de son art. Mariée et déçue par la vulgarité d'un mari qui la fait vivre dans un monde de spéculateurs et de jouisseurs, Madeleine éprouve le plus vif amour pour un tiers. C'est la peinture de cette passion qui est le véritable sujet du roman et la manière dont cette peinture est exécutée pose une question d'art capitale.

M. René Boylesve fait que Madeleine reste sans faillir malgré la violence de son sentiment. Ceci est d'un grand intérêt *littéraire,* le point de vue de la morale n'ayant ici que faire, le livre n'étant pas d'édification : si la jeune femme se livrait à sa passion — surtout que le récit est écrit dans la forme autobiographique employant la premiere personne — elle tomberait sans doute dans le malheur littéraire de revivre sa passion sans la vouloir comprendre, et encore moins juger, c'est-à-dire sans en discerner les moments, les ardeurs, les illusions et les errements ; elle prétendrait incarner nouvellement son passé, en ressusciter les jours ; au lieu de cela il semble bien, cette passion s'étant

déroulée seulement à l'intérieur d'elle, qu'elle n'a en somme ni à raconter, ni même présentes à la mémoire sensuelle des scènes matérielles de passion ; son esprit et son jugement restent absolument entiers dans son récit et dominent les scènes évoquées. Comme la passion analysée demeure tout aussi vive que si elle se fût assouvie et comme — par illusion peut-être — elle nous paraît, de sa retenue, plus intellectuelle, la valeur *littéraire* du récit se trouve incontestablement accrue de la résistance de Madeleine. Et puis cela donne, à mon sens, à ce roman une attache directe à la tradition originelle du roman d'analyse, — comme ceux de la série de *Mademoiselle Cloque* se rattachaient à la tradition ouverte par le *Roman bourgeois* de Furetière — du roman d'analyse dans sa forme classique, celle de Madame de La Fayette, c'est-à-dire où la raison domine les faits et la passion sans amoindrir la chaleur de celle-ci.

Dans le temps qu'elle raconte son aventure, Madeleine a recouvré la sérénité à l'appel de son commandement intérieur, celui qui lui ordonne l'unité de sentiment. Ce n'est point pour sa moralité que cette terminaison était l'essentielle à donner au roman. M. Boylesve n'a, du moins ouvertement, pas voulu écrire un livre d'ordre moral ; mais il a réussi une œuvre de vie et de netteté psychologique. La leçon de re-

tenue littéraire qui s'en dégage est profitable. On se garde d'avancer qu'elle n'ait pas déjà été entendue et mise à profit (1).

M. Boylesve a vu dans quelle situation enfermée se trouvaient les humbles vieilles gens de la petite bourgeoisie austère tenant toute sa dignité d'un appareil, sans force vive, de principes capables seulement de « maintenir » et encore moyennant toutes les restrictions possibles. D'ailleurs de toutes parts les cloisons du petit monde font air et les bouffées du temps changé pénètrent les jeunes générations. Geindre serait imiter la vieille grand'mère de Madeleine et faire inutilement résistance. Le romancier a pourtant gardé un grand goût de netteté de vie qu'il veut utiliser pour une tenue morale d'ordre tout intérieur, enracinée dans la volonté de propreté sentimentale. Alors les personnages sont son œuvre propre : c'est en les composant qu'il est véritablement créateur et non plus seulement peintre attentif. M. René Boylesve garde les regards dirigés vers l'avant sous réserve d'un sourire attendri lorsqu'il songe au passé. En tout moment il conserve une rete nue et presque une timidité qui sont absolument de lui par un coin de province. Ses ro-

(1) Il ne s'agit pas, évidemment, d'éviter la présentation de personnages matériellement coupables dans tous les romans : il n'est question que de la sauvegarde de la liberté d'esprit du conteur en face des faits qu'il narre.

mans en sont tout parés d'un ton mesuré, un peu atténué, révérant les traditions, les derniers semblant faire amende honorable pour le libertinage des premiers.

En même temps qu'il donne, M. Boylesve, d'un calme sourire semble retenir. Il ignore peut-être lui-même qu'il révère autant les gens de bon ordre ; il feint un peu de sourire d'eux, mais son sentiment intime, malgré sa répulsion à s'étaler, se laisse noter et c'est son charme que l'on ne sait souvent pas s'il se doute lui-même de ce qu'il pense ou sent. C'est un manque de fermeté, mais c'est une élégance et une tenue discrète. C'est aussi qu'à chaque instant qu'il avance dans un récit, il discerne tout de suite les faces opposées de chaque événement, qu'il soupçonne les objections et s'efforce de tout mettre pour que ce soit plus vivant.

Dans sa douceur, mêlée à une vive affection pour les caractères entiers qui ne reculent point devant les exagérations de leurs désirs soit de liberté, soit de sacrifice, l'auteur de *Mademoiselle Cloque* montre un grand fond de féminéité ; il semble avoir les mêmes yeux que l'on voit à certaines femmes lorsqu'elles écrivent et décrivent des caractères de femmes. Son talent est féminin dans sa grâce, sa timidité, ses élans. Les jeunes gens qu'il met dans ses livres sont, tel celui du *Bel avenir*, un peu enjuponnés, comme l'on dit et se sentent d'avoir été élevés par

des Athénaïs Cloque. Les hommes, pères, maris, frères y ont tous des raisons de rester à l'écart et de commettre la direction des maisons familiales aux femmes.

M. René Boylesve se plait avec curiosité aux douceurs onctueuses, aux décences parlées des presbytères ; dans tous ses romans il y a un prêtre, sauf dans les deux derniers, *Madeleine jeune femme* et *Tu n'es plus rien*, qui sont pourtant les plus évangéliques par leur portée morale et leur ascétisme de renoncement. C'est, au reste, précisément pour cette gravité qui les anime, gravité toute nouvelle formée dans les esprits mêmes et non apportée par des contraintes extérieures, que n'est plus nécessaire l'image du prêtre représentant des doctrines imposées et des obligations écartant tout commandement individuel.

Pour ces deux derniers livres, M. René Boylesve est à l'avant-garde, malgré l'apparence, plus décidément que pour ses premiers ouvrages d'anarchie sentimentale ou de galanterie; mais il demeure tout empreint des parfums atténués du passé et peu capable d'effaroucher quiconque. Il est bien trop sensible pour faire figure de prophète d'un ordre nouveau : tout juste il peut l'être d'artistes délicats, peut-être plus robustes que lui, traçant des portraits nouveaux avec une méthode classique.

C'est une situation que l'on peut considérer.

Ce n'est pas leur moralité que je reproche aux ordinaires romans moraux, c'est d'être écrits pour la morale et non pour la vérité.

René Boylesve.

AUTOGRAPHE DE RENÉ BOYLESVE

OPINIONS

De M. Charles MAURRAS (A propos du *Médecin des Dames de Néans*).

Ce charme singulier, qui est répandu sur tout le visage du livre, c'est le premier des grands dons de M. René Boylesve; et c'est le premier trait qu'on doive y admirer. Je ne sais si en art le charme n'est pas la première beauté. Il faut plaire. Horace déjà en donnait le commandement aux écrivains. *Dulcia sunto,* disait-il de leurs œuvres. Il n'y a point de ces douceurs qui puissent s'apprendre. On naît capable ou non de plaire. Mais, autrefois chez nos Français, ce don de plaire était cultivé avec beaucoup de soin. Et on le méprise aujourd'hui. J'ai mémoire d'une éloquente étude au courant de laquelle M. René Boylesve protestait contre ce mépris. J'approuvais presque sans réserve un plaidoyer si chaleureux, bien dans la tradition « des vieux conteurs français », et qui tendait à réhabiliter notre cher XVIIIe siècle. Je l'approuve plus volontiers encore, maintenant que je sais combien M. Boylesve plaidait pour lui et quel usage il fait de son agréable faculté de séduire. Il lui suffira d'être lu pour devenir chez ses lecteurs un familier et un ami.

C'est un ami très libertin. Ne nous défendons point d'être sensibles à la force d'une volupté éloquente. Mais peut-être faut-il, pour qu'elle soit parfaite, qu'une espèce de chasteté supérieure, qui n'est qu'une forme du goût, la tempère, la bride, lui donne des nuances et du frein. C'est dans ce mé-

lange subtile d'une grâce sévère et douce que M. Boylesve excelle.

.....

Un reproche que je ferai à l'auteur du *Médecin des Dames de Néans*, est de l'ordre moral. Je suis un peu surpris de sa confiance dans la toute bonté de la vie. L'optimisme absolu me déconcerte plus encore que le pessimisme absolu.

(*Revue Encyclopédique*, n° 147-1896.)

De M. Georges LE CARDONNEL.

Il semble que M. René Boylesve ait décidément vaincu, avec *Madeleine jeune femme*, la sorte d'indifférence que lui témoignait un certain public, et qu'il ne méritait point. On ne peut pas prétendre cependant que ses livres ne soient pas d'une lecture facile, agréable, qu'ils bousculent violemment les idées admises; on n'y trouve point le réalisme que le public, hier recherchait, et qu'aujourd'hui il redoute et non plus un idéalisme très haut qui l'effraiera toujours; son style est le plus souvent alerte, clair, avec de jolis détails; tout cela pour dire que ses romans ont tout ce qu'il faut pour plaire à un lecteur ordinaire, et je m'empresse d'ajouter qu'aucun d'eux ne saurait non plus laisser indifférent le lecteur plus averti, qui, capable de se passionner pour les lettres, demande à une œuvre de n'être pas que plaisante.

Je sais même deux œuvres de M. René Boylesve, à propos desquelles on peut prononcer les mots de petits chefs-d'œuvre : d'abord le *Meilleur Ami*, ensuite l'*Enfant à la Balustrade;* je serais presque tenté d'y ajouter le *Bel Avenir*, s'il ne manquait à ce livre quelque chose que je m'efforcerai tout à l'heure de définir. Quant à *Madeleine jeune femme*, il est de ses parties qui annoncent un renouvellement complet de la manière de M. Boylesve, et je

ne saurais dire encore s'il faut s'en réjouir ou le déplorer.

.....

Le triomphe de la raison sur la passion, tel est un des pôles de la pensée de M. René Boylesve.... Et M. Boylesve écrit lui-même : « L'amour passion ne produit que mensonge et meurtre. »

Vous voyez bien que M. René Boylesve est un moraliste.

(*Les Marges*, décembre 1912).

De M. Henri de REGNIER A propos des *Nymphes dansant avec les Satyres*).

Il serait inexact de ranger M. René Boylesve au nombre des écrivains « symbolistes ». Même à l'époque où il faisait allégoriquement au goût du jour, danser des nymphes avec des satyres, M. Boylesve ne fit pas partie du symbolisme. Certes, il fréquentait les milieux où se rencontraient les jeunes littérateurs d'alors qui cherchaient à introduire dans la poésie, le roman et le conte des formes et des idées nouvelles, mais ces fréquentations ne portaient pas atteinte à son indépendance. M. Boylesve maintenait la sienne par une réserve volontaire et par une sorte de prudence naturelle qui le rendaient réfractaire à tout embrigadement d'école. Néanmoins il était d'esprit trop curieux pour rester tout à fait étranger aux préoccupations d'esthétique qu'il observait autour de lui et pour que cette curiosité, qui s'unissait chez lui à un sens critique très affiné, ne le portât pas à adopter, de ces préoccupations, ce qui n'était pas en contradiction avec ses tendances personnelles. C'est de ces circonstances que sont nés ces contes d'une ingénieuse fantaisie et d'un style élégamment travaillé et dont le conteur s'appliquait à élargir le sujet en en suggérant la signification philosophique et la leçon ironique ou plaisante, sans toutefois en marquer par trop le symbole. M. Boylesve

les publiait dans les petites revues d'alors d'où il les a tirées, vingt-cinq ans après, pour notre plaisir et notre enseignement. Ces revues s'appelaient l'*Ermitage*, d'Henri Mazel : *l'Album des Légendes*, des frères des Gachons.

. . . . . .

Si c'est au romantisme de Musset que se rattache le premier des récits de jeunesse de M. Boylesve, son *Adoration des Mages* et son *Miracle du Saint Vaisseau* mêlent l'influence renanienne à celle de M. Anatole France et c'est encore celle de l'auteur de *Thaïs* qui se retrouve dans des contes comme les *Tablettes de Cythère* et la *Danseuse de Tanagre*. C'est peut-être cette danseuse que je préférerais de tout le recueil de M. Boylesve, malgré l'agrément voltairien du *Voyage de Candide avec Pangloss*, s'il ne contenait pas la délicieuse historiette intitulée : *Le bon jugement du Tribunal des mœurs, à Venise*. Celle-là, M. Boylesve me semble bien ne la devoir qu'à lui-même.

(*Le Figaro*, 6 juin 1920.)

BIBLIOGRAPHIE

Le Médecin des dames de Néans (Ollendorff, 1896).

Les Bains de Bade (Bibliothèque artistique et littéraire « La Plume », 1896. Société des dilettantes, illustrations de Rossenfosse, 1911. Crès, illustrations de G. Barbier, 1920).

Sainte-Marie des Fleurs (Ollendorff, 1897. Le Livre contemporain, illustrations de Ch. Duvent, 1914).

Les Parfum des îles Borromées (Ollendorff, 1898).

Mademoiselle Cloque (Editions de la « Revue Blanche », 1899).

La Becquée (Editions de la « Revue Blanche », 1901).

La leçon d'amour dans un parc (Edition de la « Revue Blanche », 1902(.

L'Enfant à la Balustrade (Calmann-Lévy, 1903).

Le Bel Avenir (Calmann-Lévy, 1905).

Mon Amour (Calmann-Lévy, 1908).

La Jeune Fille bien élevée (A. Fayard, illustrations de René Prinet, 1909. Floury, 1909. Calmann-Lévy, 1912).

Le Meilleur Ami (A. Fayard, 1909. Calmann-Lévy, 1911).

La Poudre aux yeux (Dorbon aîné, 1909).

Madeleine jeune femme (Calmann-Lévy, 1912).

La Marchande de petits pains pour les canards (Calmann-Lévy, 1913).

Nymphes dansant avec les Satyres (Dorbon aîné, ornements de Pierre Hepp, 1916. Calmann-Lévy, 1920).

Le Bonheur à cinq sous (Calmann-Lévy, 1917).

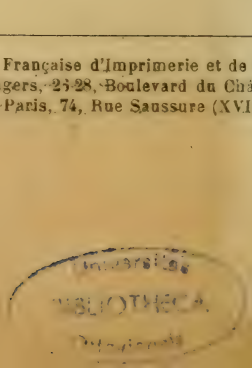
Tu n'es plus rien (Albin Michel, 1917).

Discours de réception à l'Académie Française (1919).

Alcindor ou *suite à la Leçon d'Amour dans un Parc* (Le Livre, 1920. Flammarion, 1920).

Le Dangereux jeune homme (Calmann-Lévy, 1921).

Société Française d'Imprimerie et de Publicité
Angers, 24-28, Boulevard du Château
Paris, 74, Rue Saussure (XVIIe)



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

Les Célébrités d'Aujourd'hui

Collection artistique de Biographies contemp

Chaque biographie forme une élégante plaquette in-16 ornée d *rontispice* et d'un *autographe*, complétés par une suite d'*opinions*.

Paul Adam *, par Marcel Batilliat.
Octave Mirbeau *, par Ed. Pilon.
Remy de Gourmont *, par P. de Querlon.
Frédéric Nietzsche *, par H. Albert.
Maurice Donnay, par R. Le Brun.
J. Lemaître *, par E. Sansot-Orland.
Judith Gautier *, par R. de Gourmont.
Camille Lemonnier *, par L. Bazalgette.
Emile Faguet *, par Alp. Séché.
Anatole France *, par R. Le Brun.
Henri de Regnier *, par P. Leautaud.
Alfred Capus, par Edouard Quet.
Willy, par Henri Albert.
Paul Bourget *, par G. Grappe.
Peladan, par R.-G. Aubrun.
Pierre Louys *, par Ernest Gaubert.
M. Maeterlinck * par Ad. van Bever.
Marcel Prévost, par J. Bertaut.
F. Brunetière *, par L.-R. Richard.
F. de Curel *, par R. Le Brun.
Jean Lorrain *, par E. Gaubert.
Jean Moréas, par J. de Gourmont.
P. et V. Margueritte *, par Ed. Pilon.
Henry Houssaye *, par L. Sonolet.
Camille Mauclair, par Jean Aubry.
Edouard Rod, par Firmin Roz.
François Coppée, par E. Gaubert.
Henry Bordeaux, par A. Britsch.
Jules Claretie, par G. Grappe.
Clémenceau, par M. Le Blond.
Georges Courteline *, par R. Le Brun.
E Verhaeren *, par R. Bazalgette.
Léo Claretie, par Pétrus I
Maurice Barrès *, par Re
Sully-Prudhomme *, par I
Rachilde, par Ernest Gau
J.-H. Rosny, par J. Case
Edouard Schuré, par L.
Auguste Dorchain, par A.
Ctesse *M. de Noailles*, par I
Catulle Mendès *, par A. I
Saint-Georges de Bouhe
M. Le Blond.
René Doumic *, par E. Be
Pierre Loti, par Jean Ma
L'Abbé Loisy, par Alfred
Marcelle Tinayre, par Ma
Henry Bataille, par Denys
Paul Déroulède, par Flo
Lucien Descaves, par E. M
René Bazin *, par A. de I
E. Brieux, par Adrien I
Edmond Rostand, par L.
Mgr Duchesne, par C. d
G. de Porto Riche, par C.
Paul Hervieu, par Henri
Léopold Lacour, par Harl
C.-H. Hirsch, par Fr. Ca
R. Poincaré, par G. Mais
Général Joffre, par Alp. S
Barthou, par J. Bertaut.
M. Burnat-Provins, par
Mgr Baudrillart, par Cl. d
René Boylesve, par M. Re
Gabriel Faure, par A. Du
Edmond Pilon, par M. G

Nota. — Les biographies marquées d'un astérisque sont épuisées fait de nouveau tirage après épuisement.

Typ. Grou-Radenez. — Paris.

a39003 003454161b

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Otta
Date Due

P.E.B.
8 MARS 1991
MORISSET
28 MARS 1990